

## IL Y A DES MOTS ET DES IMAGES QUI VOUS ÉCHAPPENT, QUI VOUS ENTRAÎNENT, QUI S'IMPOSENT DEVANT VOUS PAR LEUR EXCÈS DE DÉSIR – COMME UN FESTIVAL.

Ce serait une rencontre ponctuelle,<sup>★</sup> une fête de l'engagement, un croisement de pratiques militantes, d'idées, d'utopies. Un atelier tactique, un théâtre qui déborde dans la vie. Un temps de parole, d'échanges et de critiques, pour évaluer nos projets les uns en face des autres, dans un dialogue qui s'élargit à l'espace public.

Qui ne rêve rien n'arrive à rien — risquons des tentatives. En voici une première, un journal d'images et d'entretiens autour de trois thèmes, un cercle de questions qui nous encouragent à Ne Pas Plier :

**RÉINVENTER L'ÉDUCATION POPULAIRE** — où retrouver la curiosité, le désir et l'énergie pratique pour fonder un savoir alternatif, les sciences multiples de la vie quotidienne?

**FORMES DE L'ENGAGEMENT** — par le biais de quelles formes plastiques et sociales est-ce qu'on s'implique dans les luttes essentielles d'aujourd'hui? Quels sont les combats efficaces et progressistes contre le capitalisme néolibéral et sa culture publicitaire, antidémocratique?

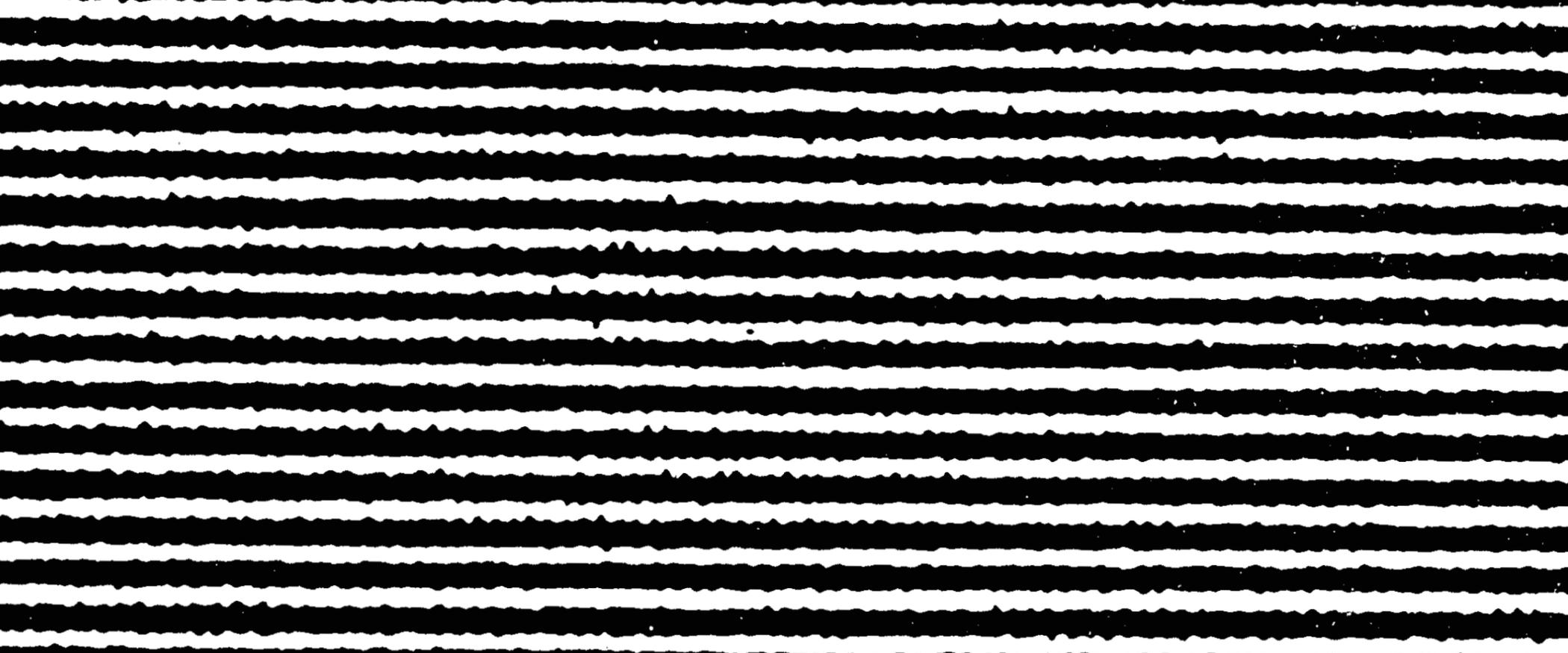
**RÉSEAUX TRANSLOCAUX** — comment créer des liens de proche en proche, durables et mobiles, entre des personnes et des groupes très différents qui veulent agir ensemble sans hiérarchie?

Les conversations retranscrites ici n'ont rien de définitif. Nous les avons développées avec les moyens du bord, grâce à la générosité de quelques amis. Leur but est d'ouvrir des pistes exploratoires, d'inviter aux débats qui vont suivre. Au lieu de feindre une quelconque maîtrise ou autorité, nous avons choisi de laisser les manques apparents, les incomplétudes, voire les contradictions, comme une manière de dire tout simplement : nous sommes ici. En espérant que d'autres pourront se joindre d'autant plus facilement aux questionnements, par leur lecture, par leur présence au festival, par leurs gestes de près ou de loin – vers *"l'utopie des possibles"*.

**PREMIÈRE TENTATIVE D'UN FESTIVAL DE RÉSISTANCE ET D'UTOPIE** pour évaluer et échanger ensemble des expérimentations faites à partir des images et des mots.

UN FESTIVAL POUR NE PAS PLIER  
12, 13, 14 novembre 1999 à Échirolles

<sup>★</sup>ou permanente?



« Il y a tout qui va pas »

Le 30 juin 1999 à Ivry-sur-Seine,  
Luc Carton (philosophe), Antonio Ugidos (psychologue) et  
Malika Zéderi (représentante de l'Apeis) parlent avec  
Brian Holmes (écrivain) et Gérard Paris-Clavel (graphiste)

# BISOUS ET DÉMOCRATIE

*Qu'en est-il de cette utopie qui s'appelait éducation populaire? Aujourd'hui, elle est surtout définie comme une formation professionnelle, une manière de trouver du boulot. Il y a quarante-cinquante ans, c'était tout à fait autre chose.*

**BRIAN** — À l'origine de l'éducation populaire, il s'agissait de créer un autre concept du sens même du travail; puis de transformer la nouvelle réalité des loisirs de masse; et enfin, d'élargir la participation démocratique, d'inventer une véritable démocratie populaire. Aujourd'hui, à Ne Pas Plier, c'est ça qui nous importe, l'élargissement de la démocratie. C'est dans les luttes pour faire valoir les droits de gens exclus à la fois de la vie économique et de la représentation politique qu'on retrouve le désir de l'éducation populaire. Ce que nous pouvons faire à l'association, c'est un travail sur les formes de l'expression, sur les techniques pour rendre visibles les luttes, et sur les moyens de les articuler entre elles; et c'est par là qu'on arrive au problème de comprendre la société, sa complexité, ses rouages, pour mieux influencer là-dessus. Mais en même temps, pour que ce travail soit efficace — car il nous faut des moyens, donc des coproductions — nous essayons de transformer les institutions culturelles, c'est-à-dire les lieux consacrés à l'expression, pour leur faire admettre l'expression précise d'une conflictualité politique, qui montre ses liens au réel et qui implique des personnes dans des situations courantes. Notre utopie aujourd'hui, c'est que les gens puissent éduquer les institutions.

**LUC** — Là où je travaille et où je milite — à la fondation Travail et université — on a une définition de l'éducation populaire très proche de celle que tu viens de dire: c'est

l'éducation dont le peuple est sujet et non objet. C'est la dimension culturelle de l'action collective. Donc, en terme historique, je préférerais me référer à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, quand une fraction du mouvement ouvrier se demande s'il faut vraiment envoyer les enfants du peuple à l'école de la bourgeoisie. **Ce qui est en jeu, c'est la création d'un autre imaginaire social, d'un autre imaginaire de la société dont on puisse être sujet collectif.** En terme scientifique, ça veut dire qu'il y a une épistémologie sociale contre une autre épistémologie. Par exemple, pour moi, un des projets de l'éducation populaire est de contester qu'il puisse exister une science de l'économie séparée de la société, donc de faire naître une socio-économie. C'est ce qui se joue à ce moment-là dans l'invention de l'économie sociale, dans la création des coopératives, des mutuelles et des syndicats. Donc, la première œuvre de l'éducation populaire a été la création des formes institutionnelles de la lutte politique à travers le syndicalisme, la mutualité, les coopératives. Il n'existe pas à ce moment-là de mouvement culturel autonome, propre, parce que le travail de la culture est conçu comme une dimension de la lutte politique et de la création socio-économique. Cette très vieille idée et cette très vieille pratique sont à mon avis aujourd'hui plus que jamais un enjeu de lutte, parce que dans les 20-25 dernières années, le capitalisme même est devenu culture et mobilise massivement ses définitions à lui de la connaissance et de la culture. Donc, beaucoup plus qu'il y a un siècle, la dimension culturelle de la lutte sociale et politique est la dimension essentielle: la manière de démenager les problèmes, de les construire autrement est le principal enjeu.

## LE CAPITALISME EST CULTURE !

**BRIAN** — Mais il y a des blocages aujourd'hui, qui sont très évidents. L'éducation populaire, dans son versant culturel, a été investie à la fois par des puissances directement capitalistes — la pub, les industries culturelles — mais aussi par l'État, dont les intentions de départ peuvent être bonnes mais qui a souvent pour effet de rendre impossible l'avènement de la lutte sociale dans les institutions, à cause de sa volonté de pacification. Dans les beaux discours, les institutions culturelles devraient permettre le développement d'une meilleure société, alors que dans les faits, ça arrive à neutraliser tout ce qui est un peu difficile, tout ce qui affronte le réel.

**LUC** — Et ce qui est dur pour la tradition de l'éducation populaire, c'est qu'il faut concevoir la démocratie culturelle comme un combat contre la démocratisation de la culture, dont le principal opérateur aujourd'hui est le marché. **Il faut interroger la division du travail de la culture:** il y a en a qui produisent,

d'autres qui transmettent, qui diffusent, et puis ceux qui, quelque part, consomment ou utilisent. Aujourd'hui, le problème est de subvertir cette division-là du travail, de la remettre en cause. Le problème n'est pas de donner accès au savoir mais de construire des connaissances et de la culture différentes dans les conditions sociales nouvelles, d'essayer de faire face à ce qu'on doit appeler, bien au-delà de la crise de la représentation sociale et politique, la crise de la représentation culturelle. **Comment pouvons-nous échanger durablement, de manière stable, une autre représentation du monde?** Ça me paraît devenu un immense problème d'imaginer qu'on puisse disposer de représentations stables et durables du monde.

**GÉRARD** — L'idéologie de la publicité apporte sa part de représentation de l'ordre établi, des relations sociales conformes. Pour combattre cette illusion, **il nous faut interpréter le monde et actualiser cette interprétation au cœur des luttes.** Par exemple, nous avons réalisé à Ne Pas Plier un char, pour les manifs avec les chômeurs de l'Apeis, sur la mondialisation du capital, donc avec des notions assez complexes sur l'économie. Ça nous paraît indispensable d'affronter la complexité, encore faut-il en avoir donné le désir. Nous



### L'observatoire de la ville

"...dès que nous pouvons voir, nous nous apercevons que nous pouvons aussi être vus. Le regard de l'autre se croise avec notre regard pour confirmer notre appartenance au monde visible." — John Berger  
*L'Observatoire de la Ville est un lieu — une terrasse aménagée au sommet d'une tour du centre ville d'Ivry-sur-Seine — autant qu'une démarche pédagogique. Depuis 1993, Ne Pas Plier met cet observatoire à la disposition des enfants des écoles primaires. De ce point de vue, ils appréhendent la ville comme unité de construction à taille humaine, ils apprennent à en déchiffrer l'organisation et l'histoire physique et sociale. Des habitants (facteur, boulanger, élu, médecin, artiste, retraité, mère de famille, architecte, etc.) les accompagnent dans ces lectures du paysage urbain, et c'est l'occasion de croiser des savoirs singuliers sur la ville, d'établir des liens, ce qui contribue à former des regards critiques.*

avons été étonnés de l'intérêt des gens, démunis de connaissances économiques, qui prenaient le risque d'affronter cette complexité parce qu'ils étaient en confiance, ensemble au sein d'une manifestation.

## LEÇONS DE CHOSES

**MALIKA** — Aujourd'hui, si je devais parler d'éducation populaire, je ne sais pas ce que c'est. Je fais partie d'une génération pour qui l'éducation populaire reste un mot ancien. Il y avait des facs ouvertes à un moment donné, qui sont fermées. **Il n'y a pas d'endroit où des gens comme moi, qui ont loupé le coche, peuvent aller étudier.** Aujourd'hui la pub est un des plus grands vecteurs d'idées, c'est ce qui est le plus regardé. Je ne sais pas si vous vous rappelez la pub pour Adecco, cette entreprise de travail temporaire: "Tant de millions de missions d'interim, ça ne change pas le monde mais ça y contribue." Ça a fait un scandale à l'Apeis. On a cherché le chiffre d'affaires d'Adecco – 23 milliards de francs – et on y a fait une descente, avec occupation des locaux et débats avec leurs cadres. On a convenu qu'on était incompatibles, qu'il ne pouvait y avoir d'entente entre nous. Pour les copains de l'Apeis, ça a servi de leçon; cette incompatibilité a mis en relief des savoirs et permis de poser l'état des lieux, de mettre à plat la complexité. C'est vrai que quand on est au chômage, on a besoin de passer par une boîte d'interim, mais une boîte d'interim aujourd'hui se fait du beurre sur nous. Donc, à l'Apeis, la connaissance, c'est à travers l'expérience, des "leçons de choses": après une action sur le vif, on fait le point, on réfléchit et on revient sur ce pourquoi on l'a fait, ce qu'on a vu et comment on continue, comment on franchit d'autres étapes pour être plus lisibles. Mais souvent on dit à Gérard: "On est sacrement seuls". Pour arriver à tout ça, pour recréer réellement une éducation populaire qui soit digne de



## Faim de tout

A la demande du Conservatoire d'arts plastiques de la ville de Fresnes, Gérard s'est trouvé confronté à la prison, pour réaliser un travail avec un groupe de détenus. Un atelier sur l'expression personnelle reproduite sur un jeu de 9 cartes postales édité à 5000 exemplaires et diffusé dans et hors les murs. "Ce qui m'a intéressé était de pouvoir faire sortir la violente douleur qui est dans la prison. Et par une forme de création où les prisonniers parlent pour eux-mêmes..."

Ce sont souvent des personnes d'origine défavorisée, qui ont une double difficulté, parce qu'exprimer sa personnalité suppose beaucoup de connaissances... Il y a évidemment beaucoup plus de pauvres que de riches en prison où cette hiérarchie des moyens économiques est reproduite et tolérée comme dans la société... Si on arrive à créer plus d'humanité dans une prison, on crée plus d'humanité dans toute la société."

ce nom, il faut recréer des lieux de rencontre. Ça devient urgent. Sinon, on crève; **on a absolument besoin de recréer des réseaux où il y ait de l'information, où on puisse prendre du recul, où il y ait des échanges pour qu'on puisse apprendre.** Mais qu'est-ce qu'il faut apprendre? Par exemple, pendant des années, on a passé notre temps dans les occupations d'Assedic où on apprenait les textes sur l'assurance chômage aux chômeurs qui étaient là, et on les distribuait. Et la fois d'après, à un rendez-vous, le copain ou la copine disait: "Moi, j'ai droit à ça"; il avait compris, il avait intégré. Ça, c'est de l'éducation populaire, mais ça a ses limites. Et aujourd'hui, on a aussi des cadres à former, des gens qui sont appelés à prendre des responsabilités.

**GÉRARD** — C'est le principal handicap dont on se rend compte dans les mouvements: l'expérience se transmet au sein des luttes, mais elle n'est pas suffisante en qualité d'enseignement. Donc ça devrait se croiser avec des connaissances théoriques. Mais les théoriciens sont trop souvent absents. **J'ai compris avec l'Apeis qu'il fallait accompagner aussi bien les images que**



## La galère du chômage

Réalisée pour la manifestation du 1er mai 1996, la galère du chômage est un espace mobile d'information (deux "parenthèses" de 10x2,5 mètres) permettant d'exposer des créations, des informations écrites, graphiques et chiffrées. Le thème développé est "le chômage, la précarité et la mondialisation du capital". Le but est de fournir des clefs d'accès aux savoirs spécialisés, des outils de compréhension et d'émotion. Il s'agit d'abolir les barrières entre "ceux qui savent" et "ceux qui voudraient savoir", de donner le désir d'apprendre, de montrer que la production du savoir est inséparable de sa transmission. Ce char a été réalisé grâce à la complicité militante d'artistes et d'artisans, avec l'association Apeis, association de lutte contre le chômage et la précarité.

**les idées, physiquement.** Il faut être présent sur le terrain des luttes à un moment donné; il y en a qui peuvent s'en abstraire quelquefois, mais je crois qu'ils auraient intérêt à faire au moins des aller-retour.

**MALIKA** — Aujourd'hui, les chercheurs ont la même attitude que les télévisions vis-à-vis d'associations comme la nôtre. Que ce soit les sociologues ou autres, on est invités à tous les débats possibles et imaginables; mais on est seulement invités à des débats. On y va pour témoigner, on sert leur réflexion, mais eux n'enrichissent pas la nôtre. C'est comme les journalistes qui nous appellent pour nous dire: "Vous n'avez pas en stock un chômeur de tel âge, une nana qui ne soit pas beur?"

## QUESTIONS D'ACTEURS

**ANTONIO** — Nous, ce qu'on essaie de faire au CRIPS, c'est de l'éducation pour la santé. Les campagnes ministérielles ou celles des principaux organismes de prévention sont faites par des agences publicitaires. Ces agences élaborent des messages qui visent des cibles. Au CRIPS nous sommes partis dès le départ sur une base différente qui était la participation. Par exemple, quand nous intervenons dans les bahuts, il ne s'agit pas de faire un cours sur le sida. Plutôt que de partir d'un savoir, nous démarrons d'un questionnement qui est celui des jeunes, et au lieu de répondre de l'extérieur de manière scientifique, nous leur renvoyons leurs questions. C'est le groupe qui va réfléchir à trouver une réponse. Dans éducation, on voit souvent raison. Moi, je pense que dans éducation, il y a aussi plaisir, jouissance. C'est quand même par l'émotion, par l'art, qu'on fait passer plein de choses. De l'émotion avec du plaisir, parce qu'une question, ça peut exciter, ça peut donner du plaisir, ça incite à réfléchir.

Ici même, à Ne Pas Plier; nous avons fait un concours d'affiches: sur un thème comme le Sida, en trois mois, il y a eu 4717 réponses d'images, ça prouve que si on demande aux gens de participer, ils sont prêts. Et quand des personnes font une image, elles en parlent autour d'elles, elles la montrent autour d'elles, à leurs parents, amis, collègues, et ça sensibilise autrement que si Séguéla fait une affiche et qu'on la met au mur.

**Le problème de beaucoup d'images publicitaires, c'est qu'elles sont tellement pleines que tu peux rien y mettre, en tout cas rien de toi-même.** Le vide permet que chacun puisse y mettre des choses à lui. Il y a une personne qui a fait un carré vide avec cette phrase: "Le Sida, à vue d'œil, on voit rien!" Tout le monde a compris que c'était un message autre qu'un message publicitaire. Cette personne était très concernée par le sujet, elle nous a envoyé une image de pure abstraction où chacun pouvait y mettre son interprétation, son émotion.

**GÉRARD** — Les dix personnes qui ont été retenues pour ces images ont gagné une semaine de connaissance, du travail avec Ne Pas Plier, ce qui était super; c'était un

bonheur pour nous. Nous avons organisé ce stage avec une sémiologue, un épidémiologiste, un historien d'art, des médecins, etc. Ces personnes ont reconsidéré leur projet, elles ont échangé à partir de leur problématique, collectivement. Nous mangions tous les midis ensemble; à table, ça décoincit des choses. Et voilà des gens qui ont expérimenté la connaissance comme un sujet de plaisir, ils ont accepté que le lot d'un concours soit un temps de connaissance, c'était extraordinaire. Ils ont progressé par l'échange, c'est pour nous un souvenir magnifique.

**ANTONIO** — Tout à l'heure on parlait du peuple comme sujet: j'ajouterais acteur. Pour nous, l'éducation c'est aussi d'être acteur de sa communication. C'est pour ça que nous avons lancé un autre concours: nous avons demandé à des gens d'écrire des scénarios qui seront retravaillés par des professionnels avec les auteurs présents. Les auteurs seront là aussi sur les tournages, ils participeront et ils pourront donner leur avis. En même temps, les professionnels seront là pour finaliser l'idée, la faire aboutir. Je ne crois pas non plus au fait de dire: "Puisque c'est fait par des citoyens, ça peut être envoyé aux citoyens tel que" **Il y a une médiation qui est importante. Si nous avons quelque chose à faire et à dire en terme d'éducation, c'est: on ne fait pas pour les gens, sur les gens, on fait avec les gens.** Le public est sollicité, ses idées sont amenées jusqu'au bout.

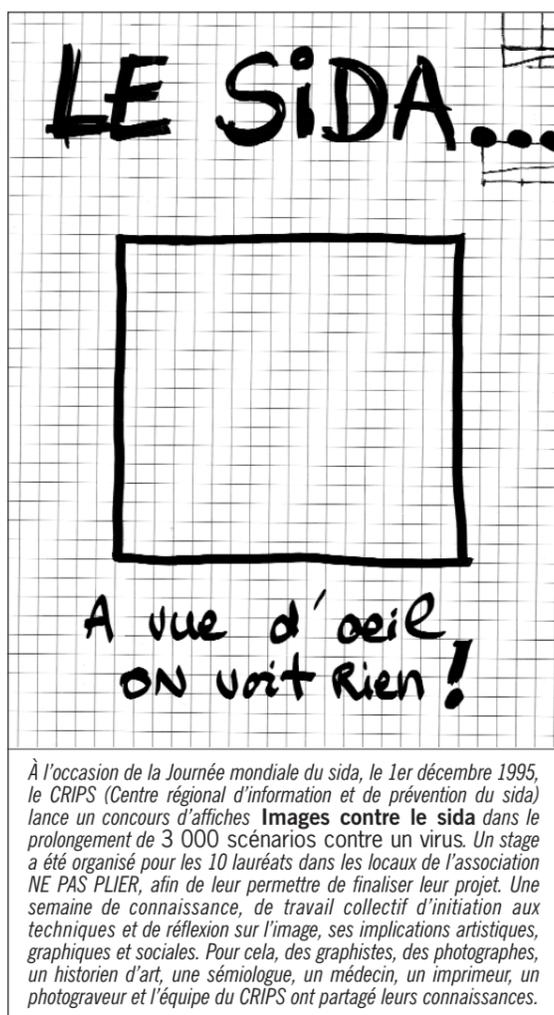
## RISQUER LA PAROLE

**MALIKA** — Nous, on fonctionne beaucoup avec la parole. Par exemple, la semaine dernière, on a un groupe qui est parti en vacances – pour des chômeurs, partir en vacances... Dans le groupe, il y avait une jeune nana de 27 ans, c'était la première fois qu'elle partait en vacances, avec ses deux gamins; elle ne savait pas ce que c'était qu'une journée de vacances, y compris dans son imaginaire; elle ne pouvait pas se l'imaginer. Elle revient au bout d'une semaine, épanouie, et elle me dit: "Tu sais Malika, j'ai compris pourquoi il fallait que je cherche vraiment du travail." Je lui demande pourquoi, et elle me dit: "Pour pouvoir partir en vacances." Ça peut paraître fou, mais c'est vachement subversif, sur la place du travail, la place de la vie...

**GÉRARD** — Mais en même temps, nos vacances interrogent notre travail. Tout le problème est de savoir comment on peut exercer dans la durée diverses activités dans lesquelles on peut s'épanouir. Le risque de cette jeune femme, c'est qu'elle aura compris qu'elle doit subir un emploi qui la fait chier, parce qu'il y aura un bonheur à la clé.

**MALIKA** — Mais ce qui est intéressant, c'est qu'elle, elle te dit ça. Et après, je discute avec un pote qui était dans une merde noire – 3,75 F pour bouffer jusqu'au 10 – le mec parle, c'est un militant. Et il me dit: "Là, je suis prêt

*Moi, je pense que dans éducation, il y a plaisir, jouissance. C'est quand même par l'émotion, par l'art, qu'on fait passer plein de choses.*



à accepter n'importe quel boulot; mais comprends bien que pour un travail physique, ils ne vont pas me faire bosser 39 heures; ça fait des années que je suis au chômage, j'ai envie de pouvoir vivre mon temps." Il se dit des choses qui interrogent tout.

**GÉRARD — Ce qui est important, c'est que cette jeune femme ose exprimer son point de vue. Le problème c'est où, dans cette société, elle peut exprimer cette parole publiquement, dans quel endroit elle peut publiquement dire: "Moi je voudrais un boulot pour me payer des vacances, parce que c'est des vacances qui me plaisent."** Elle ne peut en parler nulle part, sauf au sein d'une association de chômeurs. Et le jour où elle le dira ailleurs, ce sera exprimé par des gens qui vont filtrer sa demande et la remettre dans le code médiatique faussement humanitaire qui nous bassine de partout... Par quoi peut-on remplacer ces

différentes techniques manipulatoires de communication? Au sein de quelles instances démocratiques?

**LUC —** Il y a trois ans, j'étais impliqué dans une opération expérimentale lancée par le Fonds social européen. La démocratie européenne voulait rencontrer les travailleurs sans emploi pour voir ce qu'ils pensaient. Ils ont donc financé une petite équipe, qui elle-même a pu mobiliser des moyens essentiellement culturels, du genre ateliers d'écriture, interventions théâtrales, etc., en lançant vers des "opérateurs d'insertion" comme on dit, qu'il y avait cette équipe disponible qui pouvait circuler à travers tout le pays. On a lancé l'affaire et ça a remarquablement marché; plus de 300 groupes se sont mis au travail culturel. Mais à peine avait-on lancé l'affaire, qu'on était interpellés par des travailleurs sociaux du champ de l'insertion, qui ont dit: "Et nous? C'est bien d'offrir un champ d'expression et de réflexion à des travailleurs sans emploi, mais nous, on n'en peut plus." Donc, on a ouvert un deuxième espace qui était l'espace d'expression des travailleurs sociaux. Et c'est entre ces deux espaces que les choses ce sont vraiment jouées. **Les uns et les autres ont pu concevoir que la libération de la parole de chacun était la condition de la parole de l'autre puisqu'ils étaient pris dans un réseau de relations qui produisait en soi du silence.**

**EST-CE À MOI DE LE FAIRE ?**

**GÉRARD —** Il y a une pensée à toi, Luc, que j'ai beaucoup sortie à des élus qui n'ont toujours pas pigé, alors je me demande si c'est moi qui n'ai pas bien compris: "Il faudrait que les élus fassent une demande politique à la population, et qu'ils écoutent les offres culturelles en retour." Quand j'ai dit ça, un élu m'a répondu: "Pourquoi tu dis ça, on écoute. J'arrête pas de demander aux gens ce qu'ils veulent, c'est ça la démocratie." Non, la démocratie c'est pas de demander toujours ce qu'ils veulent. Ça, c'est la démission du politique. **Comment veux-tu que les citoyens puissent jouir de leur responsabilité et prendre une position d'autonomie par rapport à un quelconque sujet – l'éducation des gosses, le chômage, leur environnement, etc. – si les élus qui sont là pour ça sont le symbole même de la démission de la pensée critique?**

**LUC —** Je vais raconter une histoire pour répondre. C'est une histoire que j'ai vécue avec Marc Pataut, ce n'est pas tellement loin. C'était à Aix-en-Provence où Marc avait fait un travail pour l'association des Deux Ormes. C'était un reportage sur l'absence ou le déficit d'espace public de la banlieue d'Aix. Je suis là le jour où on dévoile l'exposition devant des élus et des groupes de la population. Il y a un élu qui fait le tour de l'exposition et qui tombe devant une photo; il devient de plus en plus rouge, très en colère; c'était le maire adjoint; et il dit: "Je ne reconnais pas mon quartier, ces photos, c'est des trahisons." Et puis à un moment donné, il s'arrête devant une photo et il dit: "Voilà, ça, c'est dégueulasse." On voit deux femmes tendrement accoudées l'une à l'autre, debout sous la pluie, manifestement dans une absence d'abri et de banc. Et l'élu dit: "C'est vraiment un mauvais procès, c'est dégueulasse, j'avais mis un abri et des bancs; il y a un SDF qui est parti avec un banc, c'est vraiment tous des salauds; et les autres bancs, je les ai enlevés, parce qu'il y en avait une pétition des vieux qui disaient que le bruit de succion des bisous des jeunes sur le banc, c'était dégueulasse, que ça laissait des traces, etc. Donc j'ai enlevé les bancs. Maintenant, vous m'engueulez avec vos photos, je vais mettre des bancs." Et ce jour-là, j'ai compris quelque chose. J'ai dit: "Est-ce que vous pensez que votre métier c'est d'enlever et de placer les bancs?" Il dit: "Oui, j'ai été élu pour placer et enlever des bancs." J'ai dit: "Non, ça c'est l'Ancien Régime, c'est du temps où on faisait semblant de croire que la société était simple, que les divisions sociales étaient simples, et qu'il y avait quelques-uns très compétents qui émergeaient du lot et qu'on choisissait. On se racontait cette histoire-là quand on était petits. **Moi, je pense que votre métier n'est plus de placer et d'enlever es bancs, votre métier est peut-être de mettre les jeunes et les vieux en débat sur la qualité des bisous et le bruit, la succion et tout ça.**" Alors il a dit: "Ah, j'ai compris, je crois que vous avez raison: je vais faire un référendum!" – Non, ce n'est toujours pas ça." "Comment ce n'est toujours pas ça? – Non, vous aurez un tiers pour les bisous, un tiers contre les bisous, et un tiers qui s'en fout des bisous, et voilà, vous ne serez pas plus avancé, vous serez bien emmerdé avec votre référendum." Alors il me dit: "Qu'est-ce que je dois faire?" Je dis: "Proposez la structuration d'un débat public, c'est-à-dire une mise en délibération, une mise en représentation de ce qu'est l'amour, de ce qu'est la coexistence, de ce qu'est la vieillesse, la jeunesse dans ce quartier." Là-dessus, il n'a pas été con, il a dit: "Peut-être, mais est-ce à moi de le faire?" J'ai dit: "Ça, on peut en discuter. **C'est peut-être pas à vous de le faire, mais c'est à vous de le commanditer, et de le commanditer à des gens libres, une commande libre.**" C'est clair que ce n'est pas l'opinion immédiate qu'il faut saisir, ce que fait un référendum. Ce dont il faut accoucher, c'est des représentations, des représentations de l'amour, de l'autre, de la coexistence, de l'espace public. Ces représentations-là, c'est effectivement par les moyens d'une action culturelle et artistique qu'on peut le mieux les construire, pas les capter mais les construire, parce qu'elles sont disponibles dans l'expérience, mais il faut les accoucher. Voilà, à mon avis, ce qui peut émerger aujourd'hui comme concept nouveau d'action publique: **c'est que gouverner, c'est conduire de l'action collective dont on n'est pas maître.**

*Ce dont il faut accoucher, c'est des représentations, des représentations de l'amour, de l'autre, de la coexistence, de l'espace public.*

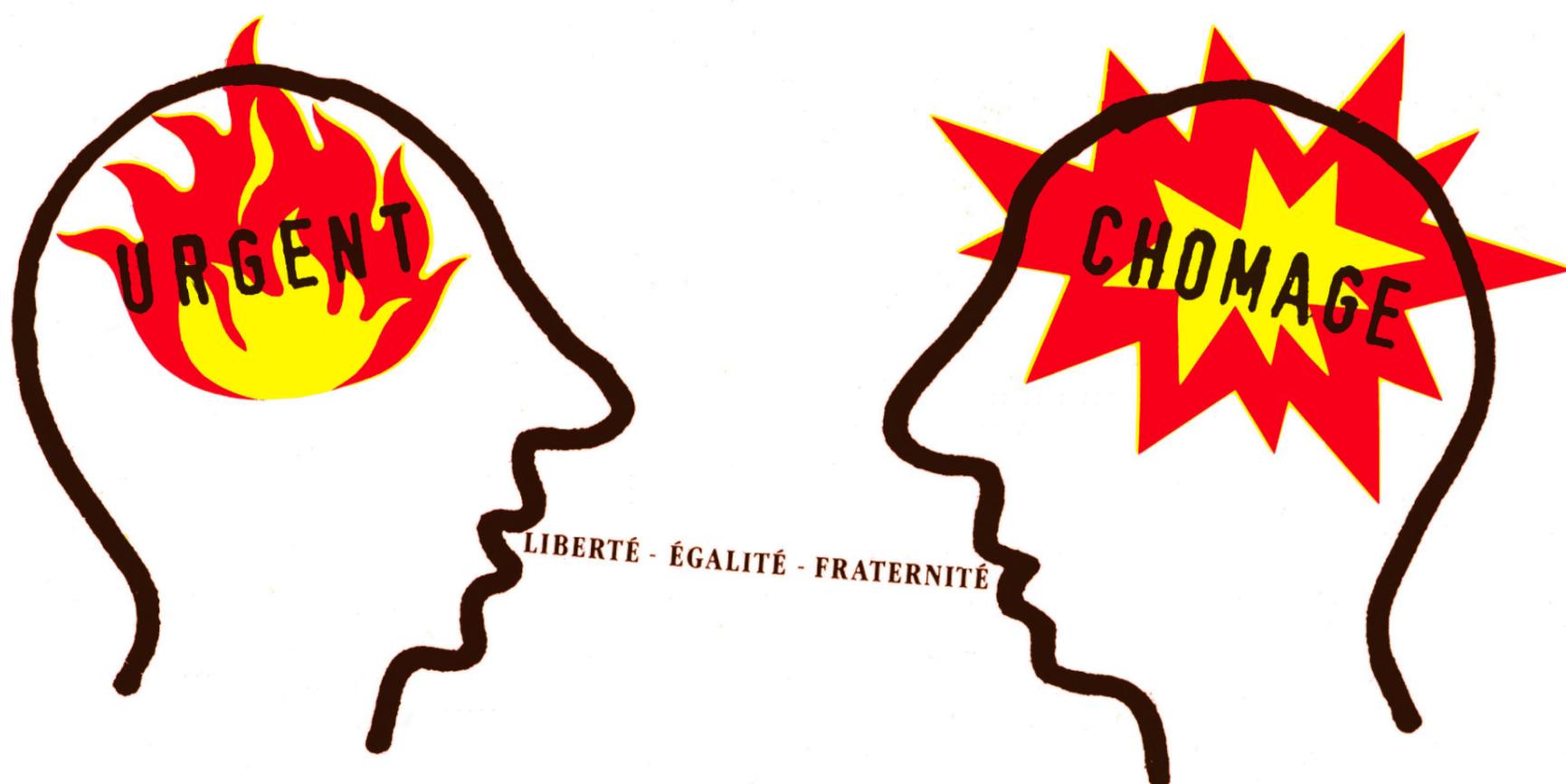
LES MÉDIA  
DORMEZ



**S VEILLENT**  
**CITOYENS**



Il y a une pudeur totale dans le monde politique à parler de la tendresse, c'est tabou, comme la sexualité et toutes les choses qui sont fondatrices de la relation humaine et de la qualité de nos vies. On exclut ça parce que **montrer de la tendresse, c'est exposer sa fragilité.** C'est pas bon dans nos sociétés de gagneurs. Pourtant, **c'est peut-être ça, la véritable force.**



Le 25 juin 1999 à Ivry-sur-Seine,  
Jean-Pierre Grunfeld (consultant en information publique),  
Philippe Villechallanne (président de l'Apeis), parlent avec  
Brian Holmes (écrivain) et Gérard Paris-Clavel (graphiste)

# ON-Y-VA

**BRIAN** — Parler des formes de l'engagement, c'est supposer qu'il y en a plusieurs, que cela passe par des pratiques, des productions, des projets différents. Mais le mot d'engagement suppose aussi qu'à la clé il y a une action politique effective. Alors on doit chercher les convergences, et résoudre cette contradiction inutile qui s'est installée entre ceux qui veulent s'engager dans la culture et ceux qui cherchent à transformer la société. La mobilisation autour des partis politiques est très affaiblie, c'est clair ; à nous d'inventer d'autres formes de la relation politique.

**GÉRARD** — **Quand on parle de mots comme engagement, mobilisation, on est dans des langages militaires, des langages de guerre ; ça fait peur à tout le monde.** En même temps, la "World Culture" nous encercle avec les forces du marché, qui ont complètement intégré les formes de l'engagement, à travers les signes du commerce qui sont tellement envahissants et présents qu'on ne les remarque pas et qu'on ne se détermine pas contre eux ; on fait comme si ils n'existaient pas. Pour moi, la vraie question est : quelles formes et quelles pratiques inventer pour accompagner les luttes politiques ?

**JEAN-PIERRE** — Il y a aujourd'hui un certain nombre de présupposés politiques qu'il est de bon ton de ne plus tenir. Par exemple, cette réaction par rapport au vocabulaire guerrier : je continue à penser qu'il existe quelque chose qui s'appelle la lutte des classes, cette seule affirmation paraissant aujourd'hui quelque chose d'archaïque. Tous les jours, je me sens dans un climat de guerre ; on me fait la guerre. Donc je crois que le vocabulaire stratégique, guerrier, militaire de la polémique est un outil, une arme qu'on ne devrait pas abandonner, ne serait-ce que parce que ça permet de désigner l'adversaire. On peut nuancer entre adversaire et ennemi, il peut y avoir plusieurs intensités de forme dans la lutte, mais il y a lutte ; c'est un premier postulat. Quelles sont les formes les plus efficaces dans ma participation à cette lutte ?

**Aujourd'hui, pour prendre une autre métaphore que sont les sports de combat, les rapports de force sont tels que la boxe est un combat perdu ; les rapports de poids, de densité, de force sont en défaveur d'un mouvement qui souhaiterait changer la société. Donc, ça oblige à faire du judo.** Je situe certains actes de communication comme des éléments qui sont de l'ordre du judo. Si j'insiste sur le fait qu'il ne faut pas fuir ce langage de la lutte, c'est aussi parce qu'il implique les ambiguïtés, les contradictions, la merde, la sueur qui font qu'on est forcés, si on veut se battre, d'aller au contact de l'adversaire. On ne connaît bien l'adversaire qu'en allant au contact, avec les risques du contact. Mais le contact n'est pas constamment polémique, sinon il cesse. Donc il faut employer des ruses, répartir des tâches, être de temps en temps espion, éclaireur, procéder parfois à des reculs stratégiques, à des replis tactiques. Et tout cela est plus facile quand on a un projet partagé, une ambition constante qui permet de savoir où on en est dans cet état des luttes.

**BRIAN** — Mais comment est-ce que les gens peuvent renouer avec ce genre d'engagement ? Il me semble que la rencontre de formes bien définies, de pratiques et de productions spécifiques, nous donne le moyen le plus sûr de partager un projet. Des formes qui, au départ, sont modestes, mais qui ouvrent le passage vers une implication, et, peu à peu, un engagement.

**JEAN-PIERRE** — L'une des plus grandes difficultés, c'est de reconnaître dans d'autres formes que les formes normées du politique de la fin du XIX<sup>e</sup> et du début du XX<sup>e</sup>, la forme-parti, la forme-manifestation, qui ont été des inventions de cette période et qui sont en fin de vie. D'où la difficulté de reconnaître toute une série de micro-mouvements – mouvement entendu ici comme déplacement – qui ne sont pas légitimés, nommés, normés par le mot politique mais qui, à mes yeux, sont devenus le vrai politique.



## Épicerie d'art frais

*Des affiches, des cartes, des recueils de paroles, des autocollants, des rubans adhésifs, mais aussi des livres (textes/images) et des dossiers photocopiés, c'est ce matériel qui constitue l'Épicerie d'art frais. Chaque élément est réalisé en coproduction avec des structures et des acteurs particuliers, pour un projet spécifique. L'Épicerie met ses productions à la disposition de ceux qui investissent l'espace urbain de manière ponctuelle et singulière : des associations ou d'autres groupes organisés sur le terrain des urgences humaines. Les éléments graphiques sont offerts à l'interprétation et à l'appropriation de chaque utilisateur, après une prise de connaissance et des débats sur le sens et la pertinence des luttes. Peu à peu, les images s'échappent pour entamer des parcours singuliers, éphémères ou durables.*

**GÉRARD** — Par rapport à la forme-parti, celle qui me semble la plus contemporaine est la forme-partisan. À Grapus on avait fait une affiche : *La culture n'a pas besoin de partis mais de partisans.*

**JEAN-PIERRE** — La difficulté est donc d'accepter par exemple qu'une forme musicale donnée, à un moment donné, y compris prise dans le "show business" – je pense à Zebda – est une forme politique. Dans ma pratique, j'essaie de travailler sur les systèmes de relation dans

des collectivités territoriales. Parmi les violences infligées par le dominant au dominé, il y a la production de l'espace et des signes dans cet espace. **Tout acte qui, au quotidien, peut pacifier cette relation violente, retourner la violence contre ceux qui la produisent est utile.** Mais ceux qui produisent cette violence n'en sont pas forcément conscients ; mes propres commanditaires sont ceux qui produisent cette violence. C'est dire quelle est la difficulté à leur faire accepter un autre type de production de relation, et donc un autre type de formes. Et le moyen, c'est souvent de les prendre au mot. Il n'y a pas un maire qui ne souhaite que les habitants soient plus heureux dans sa ville, que ses citoyens soient plus citoyens, etc. On prend le maire au mot, c'est-à-dire qu'on met en forme ce qu'il dit. On prend ses mots, on les écoute très attentivement, et on le confronte à ce que racontent les signes, à l'autonomie du discours des signes dans l'espace. On le confronte à l'écart qui existe entre ses propos dits politiques et la politique quotidienne exprimée par les formes, et éventuellement on arrive à réduire cet écart.

## CULTURE ET DÉPENDANCES

**GÉRARD** — Le problème est de savoir au sein de quel espace social on fait les choses. Actuellement, il est divisé entre soumission et résistance. Une grande partie des gens sont plus ou moins soumis sans le savoir. **Ce qui m'intéresse, c'est comment on peut transformer soumission/existence en existence/résistance.** On peut poser des questionnements qui donnent le désir aux personnes d'affronter la complexité ; faire comprendre comment le capitalisme a transformé son mode d'aliénation traditionnelle avec la mondialisation, comment il a organisé les formes de la communication, comment le médiatique a remplacé le politique. La lutte des classes est une lutte pour la culture, pour l'éducation populaire. Malheureusement, beaucoup de personnes qui luttent – que ce soit des institutions dans un État dit de gauche ou des groupes progressistes – sont fascinées par la culture de la mondialisation, par l'idéologie publicitaire, le réalisme capitaliste. Ils s'emparent de ces formes, sans voir que les techniques manipulatoires abiment tout contenu progressiste. Actuellement, les villes s'épuisent à faire des petits journaux municipaux ; ils font de nouvelles formules, et quand ça va mal avec les gens, ils pensent que la nouvelle formule va rétablir la démocratie. Sans s'apercevoir que les journaux locaux produits par les grands centres commerciaux sont en train de les battre sur leur propre terrain. Ils n'écoutent pas vraiment la population, mais ils lui demandent ce qu'elle veut comme politique. Alors que les gens ont déjà voté pour que les élus appliquent un choix politique ! Beaucoup de gens ne le voient même plus, tellement c'est gros. Benetton serait progressiste, Toscani un démocrate ?



## Association Pour l'Emploi, l'Information et la Solidarité des chômeurs et des précaires

*L'Apeis est née il y a douze ans, en 1987. Elle compte aujourd'hui 28 000 adhérents organisés dans 60 comités locaux, implantés dans 24 départements. "Briser les solitudes, reprendre confiance, s'informer, s'entraider et agir, voilà ce qui caractérise notre association." Ouverte à toutes et à tous, solidaire et antiraciste, l'Apeis agit avec les autres associations de chômeurs pour l'urgence et le changement. La place prise par les "sans" dans le mouvement social indique l'émergence de catégories de personnes mettant en avant des problèmes comme la privation de droits, de logement, que les organisations traditionnelles n'ont pas su ou pas pu prendre en compte.*

*Du coup, la relative autonomie dont jouissent ces mouvements leur confère un espace socio-politique qu'ils utilisent eux-mêmes pour dégager du sens et constituer des contre-pouvoirs. Peut-on parler de respect des droits de l'homme, de la liberté et de l'égalité, quand le capitalisme réduit au chômage des millions d'hommes et de femmes? L'envie de changement est forte, elle est majoritaire. Nos mouvements portent les idées nouvelles de cette transformation nécessaire. Ils peuvent converger et dégager les bases de nouvelles règles, de nouvelles valeurs, d'une autre façon de vivre ensemble qui rétablisse l'égalité en droits, dans le respect des diversités.*

**JEAN-PIERRE** — Dans les années 30, quand une partie de cela a commencé, on parlait de viol des foules, ce qui implique qu'éventuellement, il y a du plaisir. On était sur la guerre, mais il y a aussi toute la dimension sexuelle. Autre chose : on dit que le médiatique a surpassé le politique. Je ne crois pas. C'est une sorte d'agilité supérieure, une capacité d'anticipation du capitalisme, qui a eu très peur mais qui a su utiliser politiquement un certain nombre de formes. **La capacité quotidienne du marché à s'emparer des inventions de formes pour les retourner à son profit**, c'est à peu près ce que décrit le système du sénateur industriel Benetton : la capacité esthétique, graphique, typographique du photographe bouffon Toscani à se mettre au service de quelque chose qu'ils perçoivent comme un humanisme démocratique. Donc, ils ont trouvé leur forme.

**BRIAN** — Cette intégration des formes subversives, cet abandon de la discipline morale qui avait toujours été au service d'une productivité industrielle, se sont faits après 68 sous la pression d'une situation révolutionnaire. Un espace de communication a été ouvert de force, et il a fallu longtemps pour trouver de nouveaux moyens de contrôle. Aujourd'hui, nous pouvons encore créer des formes dans cet espace qui est au fond le nôtre ; seulement, on doit y inscrire une résistance à la récupération qui enlève la portée politique des formes. Là, il y a une éducation populaire des artistes à faire. **Les artistes d'avant-garde croient toujours à la barrière morale, à la censure, alors qu'elles n'existent plus ; ce qui existe, c'est la réduction de pratiques sociales à des plaisirs individuels et éphémères qui peuvent être associés à des produits.** De sorte que la relation sociale passe par les variations de la mode.

**JEAN-PIERRE** — Ce n'est pas le social, c'est la forme événementielle du social.

**GÉRARD** — C'est évident que la transgression dans le commerce n'amène à rien d'autre qu'au commerce. Mais nous sommes dans une société d'urgences humaines, de douleurs terribles, de misère, et on traite au coup par coup, c'est-à-dire sur une chose qui est déjà passée. Traduire cette urgence dans la durée, l'installer dans des procédures qui permettent de la mettre en pédagogie en quelque sorte, par le rythme, c'est ce que ne fait aucune des forces de résistance organisées ; elles font des coups – et sans en avoir les moyens – à l'instar du mode publicitaire. **Il y a confusion entre produit et projet. On répond à des projets par des produits, on abandonne le projet pour faire le produit, ce qui est une manière de ne pas affronter le problème et sa nature conflictuelle.**

**JEAN-PIERRE** — **On confond souvent l'urgence des effets avec la longueur des causes.** Et ça se traduit par des immédiatetés. Mais regarde les deux images derrière toi. Quand sur *Urgent chômage* on a mis Liberté Égalité Fraternité, on a introduit un élément de longue durée qui est la devise républicaine. Dans *Résistance* porté par des gens qui occupent la rue à hauteur d'homme, avec les personnes qui transparaissent derrière, il y a une capacité à mettre en scène une circonstance d'occupation, de lutte. Le mode de diffusion est probablement plus important à analyser que les formes graphiques et typographiques. Pour en revenir à Benetton, j'ai été frappé de constater combien cette transgression que constitue *United colors of pognon* relève de ce mouvement de judo, de cette prise de la force de l'adversaire. C'est une efficacité. Il faut assumer en permanence qu'il y a une autre manière

pour le dominant de tenir à distance l'adversaire, c'est précisément qu'il n'entre pas dans son champ. Par exemple en le laissant dans le champ artistique, de la recherche fondamentale, de l'intellect, c'est-à-dire pas dans le réel.

## PAROLE ET ACCOMPAGNEMENT

**GÉRARD** — Philippe, qu'est-ce que ça veut dire les formes et les moyens politiques pour un responsable d'une association de chômeurs qui travaille sur fond de misère ? Comment se servir d'outils de culture pour émanciper des gens qui n'ont pas accès à ces moyens ?

**PHILIPPE** — Le terrain, pour l'Apeis, c'est l'urgence quotidienne, avec des gens qui n'ont pas à manger pour le lendemain. Travailler sur cette urgence ne permet pas vraiment de se projeter ; on doit d'abord régler au maximum le tout venant, parce qu'il y a là quelque chose de vital. Notre association travaille depuis longtemps avec Ne Pas Plier sur la base de rapports d'amitié, sinon, nous n'aurions jamais mis le doigt dans cet engrenage, parce qu'on estime que ce n'est pas notre milieu, pas notre urgence. Cette amitié a des effets sur notre comportement avec nos militants, nos adhérents, les chômeurs que nous rencontrons. **Aujourd'hui, à côté de l'urgence permanente, nous parlons à nos adhérents d'amour, de rêve, d'utopie. Et le fait que les chômeurs se soient approprié deux mots comme "utopiste debout", ça me semble important ; s'il n'y a plus cette part d'utopie, on n'y croit plus.**

Parce que c'est tellement difficile. On vit dans une société sous la peur. Il y a la peur des gens qui sont dans l'exclusion, dans l'urgence permanente, et puis la peur de ceux pour lesquels la misère est un miroir. Celui qui a un travail à peu près correctement payé, qui lui permet de fonctionner, a un peu de compassion pour ces pauvres qui hantent les rames de métro, mais il n'est pas concerné puisqu'il n'en est pas là ; en même temps, il a peur parce qu'il a la vision de ce qu'il peut devenir. Ça explique une des difficultés de l'engagement. On travaille avec Gérard parce qu'il partage la volonté de changer de rapport aux choses, de logique, de société. On travaille donc en confiance. **Quand nous parlons de connaissance, de culture, nous avons peur de nous faire déposséder.** Nous n'avons pas l'habitude de manier l'idéologie, la théorie ; donc nous avons toujours peur de mettre entre les mains de quelqu'un d'autre le sort de l'association. Parce que notre image, c'est aussi nos choix de fond ; la forme et le fond sont liés.

## PLUS JAMAIS SEUL

**GÉRARD — Ce que nous partageons, c'est la nécessité de ces luttes ;** je suis habité par ça, c'est ma raison principale de faire des choses. Il m'est nécessaire d'exprimer ces luttes pour moi-même et avec les autres. L'Apeis a une forme qui est l'accompagnement, c'est ce qui la caractérise : elle accompagne les chômeurs dans leurs démarches, par de la parole, par de l'échange de paroles. Elle génère une parole dont les gens sont souvent privés, et elle a une forme de partage de culture grâce à ce rapport de confiance avec des gens démunis en termes de capacité de connaissance, voire même de curiosité, qui est abîmée ; et cette confiance, établie par la solidarité du groupe au sein du conflit social, permet à ces personnes d'affronter la complexité de leurs manques, d'apprendre, ou en tout cas, de comprendre leur propre situation. C'est très important parce que la plupart du temps, les formes de la lutte politique, c'est pour les autres. Or, il faut que les autres parlent d'eux-mêmes. Il faut leur donner les moyens de s'exprimer pour eux-mêmes, dans leurs formes, même si elles sont amateurs et que, par rapport aux formes dites professionnelles, elles sont injustement considérées comme mauvaises.

**PHILIPPE —** L'accompagnement, c'est fondateur chez nous, c'est notre slogan : **"Plus jamais seul"**. Ce qui détermine mon engagement dans cette association, c'est le contact. On reçoit des gens complètement déstructurés, ça se voit physiquement. Certains viennent sept ou huit fois avant de prononcer une parole ; ils sont incapables d'exprimer quoi que ce soit, parce qu'ils ont tellement à dire qu'ils ne savent pas par où commencer et qu'ils n'ont plus l'habitude. Il faut leur offrir le café, des journaux... patienter jusqu'au moment où ils auront envie de parler. Il faut qu'ils aient confiance, qu'ils voient qu'on ne va pas les utiliser de façon politicienne ou au profit d'une organisation. Donc nous sommes avec les gens d'abord pour boire un café. Et nous sommes avec eux sur leur dossier individuel. On règle leur dossier d'un point de vue technique – en s'affrontant avec les Assedic, l'ANPE... et en même temps, on les déculpabilise. Parce que ce qui caractérise le chômeur, c'est la culpabilité. La norme, dans une société, c'est d'exister à travers ce qu'on y fait, sa place dans la production. Le chômeur est coupé de ça ; il est pénétré par un sentiment d'inutilité. Notre travail politique essentiel est de leur dire que leur situation n'est pas due à un défaut de compétences individuelles mais à une volonté politique. On les met dans le sens de la possible construction d'un mouvement autour des revendications. Ces revendications ne portent plus exclusivement sur le chômage ; le chômage est la base de la construction de l'association, mais dans les débats, on sort très vite de la question du chômage pour savoir quels types d'organisation de société on va créer. **C'est dans les associations de chômeurs aujourd'hui qu'il y a le plus de réflexion sur le salariat : est-il ou non la forme finie du travail ? Va-t-on pouvoir sortir du travail par une autre forme, par le haut et pas par la précarisation généralisée ?**

## TENDRESSE ET ART DE VIVRE

**GÉRARD — Ce qui est intéressant, c'est que la manière de lutter se confond de plus en plus avec une manière de vivre.** Aujourd'hui, se confondent de plus en plus les termes *"Existence et Résistance"*. C'est important de parler d'intimité. À Ne Pas Plier, on lie souvent l'intime à l'universel ; c'est la part d'intimité de chacun qui fait l'universel, qui pourrait s'opposer à la mondialisation vécue comme un nivellement sur une moyenne liée à la marchandise. Ce que tu amènes, Philippe, ce sont des mots comme la tendresse, des mots qui sont bannis. **Il y a une pudeur totale dans le monde politique à parler de la tendresse, c'est tabou, comme la sexualité et toutes les choses qui sont fondatrices de la relation humaine et de la qualité de nos vies. On exclut ça, parce que la tendresse rend fragile.** J'ai été membre du PC, et pour moi, la culture et la vie intime ont été un temps dissociées du politique. Or, c'est justement notre capacité à comprendre qu'on est fragiles et mortels qui nous rend tendres, alors que toute la société de marchandise veut nous faire croire qu'on est immortels pour qu'on puisse acheter sans cesse et n'avoir rien à foutre de l'autre. Nous laisser croire qu'on est immortels enlève toute conséquence à nos actes ; si on est mortels, on a besoin de l'autre ; et ça, c'est très important pour notre attitude. **Quand on parle de formes, il faut voir l'art comme art de vivre. Si les artistes ne font pas beaucoup de politique, c'est peut-être parce qu'en tant que personnes, ils ne font pas partie des couches sociales qui sont par nécessité sur le terrain politique.** Donc il faudrait aussi parler d'une esthétique qui ne serait pas privée de conséquences ni de corps, c'est-à-dire redonner du corps à l'art. Dire que quoi qu'on fasse comme acte, ça a des conséquences ; assumer la responsabilité de nos actes ; prendre la culture comme l'expression des solidarités entre les êtres humains.

**JEAN-PIERRE —** La compréhension de l'autre est fondatrice ; **c'est la relation qui finit par produire de la forme.** La qualité et la force de la chose est d'arriver à entrer en relation d'estime, d'amitié, de confiance, sans perdre un iota de son exigence et de son expérience. On n'a pas évoqué le nombre de producteurs de formes, qui, dans leur culpabilité sociale ou politique, refont du militantisme, mais en oubliant leur exigence quant à leurs propres formes. **Quant à la peur, je pense que la montée de la peur comme un sentiment généralisé, de la peur au quotidien, des petites peurs, des grandes peurs, et l'exploitation de la montée de ces peurs par des formes dominantes, ça rend con. Il y a une physique quotidienne de la peur – qui avait à peu près quitté les sociétés "occidentales riches" – et cette remontée du sentiment général des peurs est une des difficultés majeures.** Ce qui a été dit à propos de l'accompagnement, de la capacité à faire retrouver la parole, c'est un éclairage qui est totalement absent du débat actuel sur la langue, par exemple. Or aujourd'hui, la capacité à posséder en commun un certain nombre de mots, un certain imaginaire, est un élément essentiel, fondateur, de nos capacités à créer. Cet éclairage là est pourtant très important par rapport à ce débat actuel sur une langue nationale ou de multiples langues régionales.

**BRIAN —** Il n'y a pas à choisir entre douze langues et une seule, mais à reconnaître que le fait de pouvoir partager des mots, quels que soient nos choix par ailleurs, est une ressource, une alternative sociale à cette peur génératrice d'inconscient. En effet, les gens sont transis devant une fausse alternative : reprise de la souveraineté ou dissolution dans le marché universel. Et la peur, il y en a qui l'exploitent. Parce qu'elle est fondée : en allant vers son extrême, le capitalisme libéral risque d'éclater. Le chômage est un de ses éclatements, l'autre, c'est la guerre. **Ce qui est important pour nous, au contraire, c'est de vivre ensemble, de parler ensemble, de partager notre plaisir. C'est là où on peut réellement s'engager dans la culture, quand on produit un art de vivre ensemble. Mais qui le fait réellement, jusqu'au bout, sans retrouver une activité politique ?**

## UNITED COLORS OF POGNON

Parmi les violences  
infligées par le dominant  
au dominé,  
il y a la production  
de l'espace et des signes  
dans cet espace.



EXISTENCE RESISTANCE

TANCEXIS

EXISTENCE RESISTANCE

CERESISTANCECX

ALGERIE  
QUE FAIRE ?

- QUI A PEUR  
D'UNE FEMME ?

DE LA VILLE



EXISTENCE RESISTANCE

EXISTENCE RESISTANCE

UTOPISTE  
debout



EXISTENCE

Il y a un vrai problème avec vous, les partis : tant que vous considérerez que la culture n'est qu'un outil, une manière de dire que c'est sympa, un prétexte pour que les gens se déplacent aux réunions politiques, **on vous dira que vous êtes à côté.**

À Bondy, dans un bistrot le 26 juin 1999  
 Brian Holmes et Gérard Paris-Clavel, représentant  
 l'association Ne Pas Plier, rencontrent  
 Mustapha et Hakim Amokrane, Magyd et Tayeb Cherfi,  
 Rémi Sanchez, représentant l'association Tactikollectif

# OHÉ, PARTISANS !

Refrain :

*Motivés, motivés*

*Il faut rester motivés*

*Motivés, motivés*

*Il faut se motiver.*

**NE PAS PLIER** — En ce qui concerne nos moyens de rassembler des forces politiques, on a un gros désavantage qu'il faut transformer en avantage : c'est qu'il faut éviter de rassembler les différences en une chose unique, hiérarchique. C'est l'inverse qui est intéressant. Parlez-nous donc de vos pratiques.

**TACTIKOLLECTIF** — Il y a deux histoires. La première, associative, où on est dans l'urgence du quotidien, du socioculturel. On l'a fait pendant douze ans. À un moment donné, on a décidé de sortir de l'urgence pour pouvoir réfléchir à la création de nouveaux modes d'action. Ce qui est reconnu comme une force aujourd'hui, c'est ce qu'on appelle les entreprises socioculturelles par exemple. Nous, c'est ce qu'on ne voulait pas être, faire travailler quinze animateurs en étant subventionnés pour ça. La perversion, on ne peut pas la nier, c'est que ça devient aussi une ascension sociale pour les gens qui le pratiquent. Il y a donc ce risque-là, pas de récupération mais de voir disparaître un truc tranchant et d'effacer le côté politique.

**NE PAS PLIER** — Mais comment vous faites pour pas vous faire avoir ?

**TACTIKOLLECTIF** — Pour l'instant, avec Zebda, on est dans le côté compte d'auteur. La première démarche qu'on a pour sortir de l'urgence, c'est de ne pas faire de sous ; on rend les subventions. Pour sortir de l'urgence et d'une espèce d'enchevêtrement de choses qui nous bloque, qui nous fait nous retrouver face à un mur, on casse avec ce fonctionnement, donc on rend les subventions et on passe au Tactikollectif. Mais on n'annule pas le concept de la subvention, l'idée du service public. On pose ça en terme de démocratie. **De fait, quand tu es subventionné, tu es sous le joug de la politique locale. Quand tu as affaire à des politiques qui n'acceptent pas le conflit, il y a un jeu antidémocratique.**

**NE PAS PLIER** — Ça c'est le fond. Aucun politique n'accepte le conflit social, alors que c'est ce qui fonde la citoyenneté. Mais qu'est-ce que ça veut dire, Tactikollectif ?

**TACTIKOLLECTIF** — Pour nous, il y a un sous-intitulé : "une seule tactique, le collectif". Par rapport à association, collectif a quelque chose de plus dynamique et de plus simple. Puisqu'on n'est pas dans l'urgence, si on est là juste pour parler entre nous et réfléchir pendant six mois ou un an et que rien n'arrive, c'est pas grave. On s'est enlevé des tas de barrières comme ça. Très rapidement, il y a "Motivé" qui est arrivé, cette idée de disque, et on s'est rendus compte à quel point on n'a rien négligé, sur le côté artistique et politique, le lien, le réseau, la diffusion. On s'est sentis "collectif" ; ce genre d'organisation est un pont entre les univers artistique, politique, militant, associatif.

Et naturellement, ça dégage une vraie énergie. Mais les modes d'action à créer, l'optique principale du collectif, c'est quelle nouvelle chose on peut créer dans la réalité d'un militantisme. Parce qu'il y a des manques dans les formes. C'est flagrant : il y a des formes militantes nées de 68 qui sont décalées par rapport à des histoires de génération. **À cette époque, en toute modestie, il me semble qu'on est plus capables d'aller chercher des abstentionnistes que n'importe quel autre politique.**

**NE PAS PLIER** — Et vous l'assumez complètement, la différence entre les deux groupes ? Aucun lézard, pas de contradictions difficiles ?



## Tactikollectif

Le Tactikollectif est une association issue du mouvement des banlieues du début des années quatre-vingt. À cette époque, il s'agissait pour nous de tirer la sonnette d'alarme sur la situation de ce que l'on appelait la deuxième génération... D'association de quartier, nous sommes devenus Tactikollectif, car il ne s'agit plus de traiter chaque type d'exclusion séparément mais de traiter l'ensemble des exclusions d'un même front... Aujourd'hui au sein de cette nouvelle association les problèmes, nous les posons dans le cadre d'une francité à part entière. Citoyen, presque malgré la république... Si elle ne vient pas à notre secours, c'est nous qui irons au sien avec la cohorte de ceux qui croient encore au principe de liberté, d'égalité et de solidarité. En ce sens nous rejoignons la bataille des chômeurs, des sans abris, des sans papiers, des "sans" tout court... Et s'il est vrai que notre action est irrémédiablement attachée à la chose culturelle, nous espérons être un plus, rien qu'un plus, pourvu que nous le soyons tous.

**TACTIKOLLECTIF** — C'est important pour nous d'avoir Tactikollectif, parce que quand on se présente quelque part, si il y a un enjeu politique à discuter, c'est Tactikollectif qui vient. Les choses sont claires. Dernièrement, Attac a fait appel à nous ; mais ils voulaient un concert de soutien, du divertissement. Donc même les gens comme Attac, qui ont un combat vraiment intéressant, ils se trompent sur le rôle qu'on peut jouer. Et on passe notre temps à dire aux gens qu'on a une vision spécifique du concert de soutien ; on en a fait tellement qu'aujourd'hui on les refuse à 90%, parce que la notion même de concert de soutien fausse d'emblée le problème.

**NE PAS PLIER** — C'est du spectacle de lutte, pas de la lutte partagée.

**TACTIKOLLECTIF** — C'est une embrouille totale, avec l'artiste qui a envie d'être sur l'affiche, parce qu'il va montrer qu'il a un positionnement, alors qu'habituellement il n'en a pas. Et puis les gens ne mesurent pas la réalité de ce que ça implique.

## CULTURE ET SOLIDARITÉ

**NE PAS PLIER** — Il faudrait que la culture créative réinvestisse le champ politique, parce qu'elle a été rejetée. **L'expression culturelle de la politique aujourd'hui, ce n'est pas une expression des solidarités entre les êtres humains, c'est du divertissement.** Les médias ont fait une culture divertissante qui a remplacé la culture politique.

**TACTIKOLLECTIF** — Cette idée d'éducation, pédagogique, elle n'est pas à sens unique en direction des gens qui subissent l'exclusion. Elle est aussi en direction des politiques et des militants. Parce qu'on se retrouve dans ce genre de situations où on dit : "Il y a un vrai problème avec vous, les partis : tant que vous considérez que la culture n'est qu'un outil, une manière de dire que c'est sympa, un prétexte pour que les gens se déplacent aux réunions politiques, on vous dira que vous êtes à côté." Ça pose même le problème de la démocratie locale. Est-ce qu'on fait des gens des consommateurs – "Écoutez la bonne parole et partez" – ou est-ce qu'on dit aux gens : "Venez participer et dire ce que vous avez à dire, on vous écoute et on voit ce qu'on en fait?"

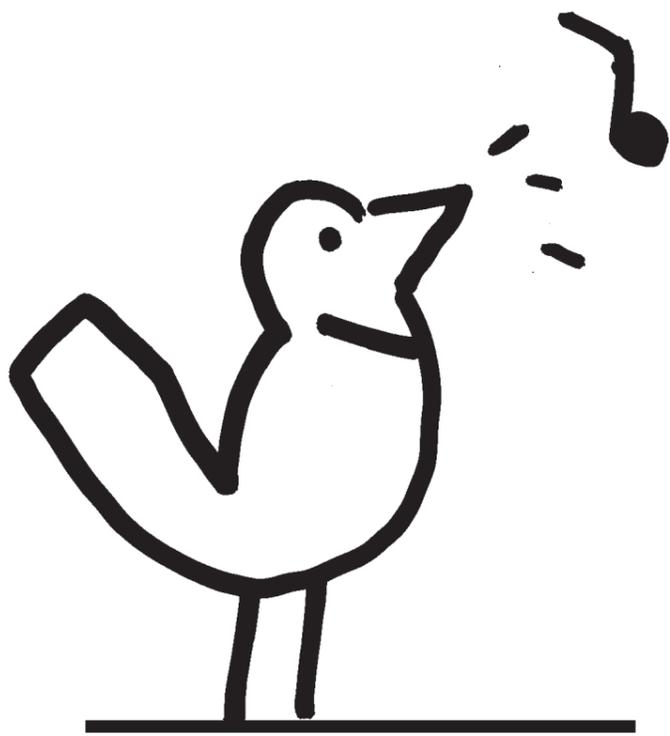
**NE PAS PLIER** — Vous avez quand même une espèce de permanence dans les idées, ce qui caractérise toujours un militant, c'est-à-dire quelqu'un qui inscrit sa vie dans ses actes. Est-ce que ce ne serait pas intéressant de faire un lieu, un Zebda permanent ?

**TACTIKOLLECTIF** — On a déjà bien avancé. On a été dans un local pendant deux ans, avec “Motivé” qui nous a permis de fonctionner. C’est notre trésor de guerre “Motivé”. On vient d’acheter un local, sur le quartier, on a volontairement acheté une boutique, avec l’aspect accès sur la rue ; on n’a pas acheté dans la cité mais sur une avenue passante, tout près des quartiers. Il y a forcément plusieurs niveaux : il y a l’espace de discussion, l’espace d’information, l’espace d’action, d’exposition, etc. Sur ce local, on peut installer des outils pour permettre à des gens des quartiers de venir pour démarrer quelque chose. Ou alors, pour l’aspect information, on a envie d’accueillir des choses d’ailleurs, qui seraient de l’expo-information, où nous, on ferait un travail pour inviter les gens sur des combats, des luttes, des choses intéressantes. Cet espace permanent, c’est la clé.

**NE PAS PLIER** — Ce que vous faites, c’est le début d’un mouvement politique. Vous participez aussi à de l’éducation populaire par votre pratique, dans la langue, dans les mots, dans ce que vous diffusez comme pensée, d’une manière sensible et joyeuse. Par rapport aux problèmes que subissent les jeunes, c’est progressiste ; c’est à contre-courant de nique ton père, ta grand-mère et ta sœur !

## DROIT AU DÉSIR

**TACTIKOLLECTIF** — Qu’est-ce que Zebda nous permet, concrètement ? Au fur et à mesure, ça nous fait réaliser à quel point ça donne une émotion. C’est ce qui nous amène à la démarche de “Motivé”. Les gens s’y retrouvent



et disent que ça fait du bien de l’entendre, parce qu’il y a la dimension d’émotion, l’aspect humain, simple, ordinaire. Alors on se demande pourquoi on n’irait pas encore un peu plus dans ce sens-là, en donnant toute l’émotion, la vie et la lutte. Il y a eu des combats gagnés. Et en donnant une vie actuelle, une interprétation très actuelle à ces chansons-là, sans les détruire, en leur conservant cette création du début, on se rend compte que ça parle directement, les jeunes le prennent. Nous, on garantit le fond. Si les jeunes ne comprennent pas, nous on sait qu’on garantit la valeur qui est derrière. **Le Tactik et notre action associative nous ont toujours permis la réciprocité, c’est-à-dire, d’accompagner le sens des chansons avec ce qu’on fait.** Rendre une dignité, c’est très important. Fils d’immigrés : il y a cette notion-là dans notre histoire. Nous, même par rapport à notre action militante d’aujourd’hui, on n’est jamais qu’une deuxième génération de Mustapha, Tayeb, fils de maçon Algérien arrivé dans les années 60. On a trente ans aujourd’hui : dans le rapport à ce qu’ils appellent l’intégration – que nous on réfute – on dit : “Vous pouvez parler tant que vous voulez, nous, on n’a pas à être pessimistes.” On ne l’a jamais été. C’est inexorable, ça roule, et nous, on est en pleine phase

de nouveauté par rapport à cette appartenance. C’est une appartenance différente, qui n’est pas une appartenance à la nation ; la notion de nation, on s’en méfie énormément. C’est la notion de société qui nous intéresse. Dans la société, il y a ce rapport au collectif ; et ce rôle-là, c’est le rapport à la dignité de l’individu. **Les chômeurs, par exemple, le jour où ils commencent à organiser un mouvement, nous on y voit quelque chose de très positif, parce quelque chose en terme d’action est en train de se passer ;** il y a une dignité qu’ils veulent rattraper et dire qu’ils ne sont pas responsables de leur état social. Ça veut dire : “Je reste digne, malgré tout, dans ma philosophie, dans ma manière de voir les choses.” C’est important. Le côté impersonnel de la société est aussi lié à cette notion qui dit : “Le courage et la dignité, c’est pas pour vous.” C’est comme quand on dit : “Avec la culture, je vais faire simple, sinon tu vas pas comprendre.” Nous, on ne veut pas faire simple. Alors d’accord, on est dans un média facile, un outil artistique facile, la chanson. Mais c’est la même chose avec toute forme d’art, la peinture, le graphisme ou la photo. C’est pas parce que tu vas donner un truc facile à quelqu’un que tu vas lui apporter quelque chose. Nous, on croit que si tu lui amènes la capacité à saisir la complexité, ce sera autant de choses qui lui permettront d’avancer dans son quotidien. C’est la vraie émancipation, ou la démocratie. Il faut le dire : **la démocratie, c’est pas d’avoir le choix entre dix partis, c’est d’avoir les moyens de choisir.** C’est là où on pense l’éducation populaire. Ces espaces d’éducation doivent être saisis avec dignité et courage par les gens. Ils doivent dire : “Oui, j’ai ma fierté de savoir faire un couscous, d’être un plombier, de savoir bricoler.” C’est là qu’est la culture. Pour nous, la culture sociale, c’est tous les savoir-faire. Quand ma mère fait un coucou, c’est de la culture.

**NE PAS PLIER** — Une culture n’efface pas l’autre. Quand on sait faire quelque chose, on peut apprécier tout le reste.

**TACTIKOLLECTIF** — Et la culture, ce n’est pas le résultat. Nous, on a envie de jouer sur les mots. Il y a des mots comme culture, politique, citoyenneté, démocratie... on n’est pas académiciens, on n’a pas envie de se prendre la tête à réinventer des mots. Ils sont là, et on a envie de les réexpliquer.

## LE GOÛT DES MOTS

**NE PAS PLIER** — Votre force, c’est de travailler à se réapproprier les mots, à redonner le goût des mots à des mômes qui sont de plus en plus dépouillés, qui vont vers des mots archaïques qui leur sont amplifiés par les médias ; on cultive leur connerie en les flattant ; et autant de mots qui pouvaient être poétiques dans l’argot de banlieue, sont en train de devenir un langage de tarés pour Nike et pour vendre des survêt’s. **L’idée, c’est que les gens s’échangent des paroles. Nous, on fait des images pour que les gens échangent des paroles.** Et vous êtes au plus près de la lutte fondamentale de culture, c’est-à-dire le langage.

**TACTIKOLLECTIF** — Quand tu dis le langage, pour nous, tu situes l’espace dans lequel on veut développer quelque chose par rapport au social. Tous les problèmes aujourd’hui, toutes les conséquences des problèmes sociaux, c’est le problème du langage et donc de l’identité. À quinze ans, on était des minets funky de quartier, à parler manouche exprès pour montrer qu’on était de tel quartier. On se souvient que quand on avait quinze ans, on était funky, minets, chaussures rouges, chaussettes jaunes, et on regardait les punks en disant : “Eux veulent sortir, nous on veut rentrer, qu’est-ce qui se passe ?” Eux, ils disaient : “Je suis punk, je rejette”, et nous on les comprenait pas du tout. Aujourd’hui, on les comprend mieux, même très bien, et on situe la valeur de leur acte. On était incapables de comprendre ça, parce que les seuls outils qu’on nous donne...

**NE PAS PLIER** — ... c’est une intégration sur un modèle de marché.

**TACTIKOLLECTIF** — Voilà, cette idée d’intégration. Et c’est là où c’est complexe : tant qu’on te renvoie que tu es l’Arabe, la meilleure défense, c’est de dire, “Oui, je

suis l’Arabe”, ou “Tu es le jeune de quartier”, “Oui, je suis le jeune de quartier”. Nous, on situe la globalité du problème de la spécificité des quartiers en tant que lieu de pauvreté plus que lieu de pluriculturalité. Ça nous ramène à ce rapport d’exclusion en général, qui est de dire que les mecs qui sont blancs, noirs, arabes dans un quartier, ils ont les mêmes problèmes. Le problème principal c’est qu’ils ont une identité de ghetto, de quartier. Et face à cette identité de ghetto, on a un langage. Ce langage n’est pas fait pour être compris. Tous les gens qui font de l’action sur le quartier te le disent : tu peux faire des choses avec des jeunes, dans un rapport individuel ou avec deux ou trois personnes maximum. Mais tant qu’on met les associations, les gens qui veulent agir, dans l’urgence, on les maintient dans le rapport à ce langage-là, au non-langage. Il faut occuper pour instrumentaliser. Alors que vous, en dehors d’un schéma socioculturel, avec les chômeurs par exemple, quand vous menez une action plus politique, de fait la parole est différente, de fait les chômeurs ont envie de dire : “Nous sommes des êtres humains” ; c’est compris, c’est entendu. Et quand ils occupent les Assedic par exemple, l’opinion publique est derrière eux. **La réalité, c’est qu’on veut nous faire croire que cette manière de voir les choses est alternative, alors que nous, on croit qu’elle est majoritaire.**

*Dans cette époque qui accorde tant de crédits aux injustices sociales, les rêves de révolte et de bonheur semblent bien dérisoires.*

*Pourtant les hommes aspirent aux droits les plus élémentaires. Celui de vivre en toute dignité.*

*Bien sûr, il reste des cohortes de prétendants pour organiser ce prétendu bonheur. Qu’il soit d’ordre individuel ou collectif.*

*On les appelle les politiques lorsqu’ils obéissent aux règles démocratiques, dictateurs dès qu’ils imposent un culte à leur personne.*

*Aujourd’hui tout se confond et l’on voit même les démocraties faire, malgré elles, le lit de l’intolérance et du fascisme (quatre villes sont déjà prises).*

*Nous, le Tactikollectif, collectif parmi d’autres collectifs, voulons rester vigilants et réfléchir modestement pour la défense de nos valeurs.*

*Nous n’appartenons à aucun groupe politique, ce n’est pas pour autant que nous nous interdisons l’idée d’une participation politique.*

*Nous ne sommes qu’un îlot, mais nous n’en serons pas moins les compagnons de route de tous ceux qui aujourd’hui se battent dans un combat de la solidarité entre les peuples et de l’égalité des chances pour les plus démunis.*

*Peut-être sommes-nous des rêveurs ? Mais nous gardons dans nos têtes, les pieds sur terre, et dans nos cœurs, un poing levé...*

**Tactikollectif  
une seule tactique le collectif**





COIN  
de  
VUE



# INTIME ET UNIVERSEL

On peut encore espérer avoir une pensée utopiste, si l'utopie est prise comme la mémoire de choses qui ne sont pas finies, comme une histoire qu'on peut transformer. Cela ne sert à rien de communiquer sans un projet de société.

**GÉRARD** — Je pense que le débat sur les réseaux est le complément de l'engagement et de l'éducation populaire, parce qu'il touche à la diffusion des idées. L'art n'est pas politique dans son cadre, mais par sa diffusion. Là, on est extrêmement limités parce que face aux grands moyens médiatiques, nous n'avons que des diffusions alternatives. Mais s'il y a une démocratie culturelle, elle s'accomplira par son libre mode de diffusion.

**BRIAN** — Si le réseau est intéressant, c'est qu'il promet une diffusion non pas de masse, mais d'une personne à une autre, d'un local à un autre. **Notre force est de rejeter les manipulations de masse ; il faut rester dans les rapports de proximité, mais essayer de les élargir.** Parce que si on a une vision de la société, on ne peut pas abandonner la notion d'efficacité. D'où l'importance de trouver les relais, les manières dont nos pratiques peuvent être traduites dans des formes utilisables par les autres. Ces rapports de un à un, comment les faire essaimer ?

## PARTIS LES PARTIS

**RAMDANE** — Pour moi, cette idée de réseau est très liée à l'idée de projet. En Algérie, j'étais militant communiste. Il faut dire que le parti communiste dans ce pays était le parti de la modernité ; c'était des gens qui introduisaient les catégories rationnelles pour penser les problèmes de la société. Dans le même temps, les conditions de la clandestinité ont fait que nous étions un parti très discipliné, organisé de façon très hiérarchisée, avec des conceptions assez limitées. Par exemple, pour nous, la Yougoslavie c'était le paradis sur terre. Et quand on nous disait que les pays de l'Est c'était désastreux, on refusait de le croire. Et puis, à partir de 86 en Algérie, quand il y a eu l'effondrement du prix du pétrole, la crise a débouché sur une crise du système, d'où va émerger le multipartisme. Nous sommes sortis de la clandestinité à un moment très particulier, celui de l'effondrement du système soviétique et de l'idéologie communiste de façon générale. Tout ce qu'on croyait être solide s'est effondré.

Parallèlement, le mouvement intégriste s'est construit en ayant comme bouc émissaire le communisme. Et les premiers qui se faisaient massacrer, c'était les communistes. Devant ce déferlement de violence, le parti a décidé en 92 de s'auto-dissoudre, de disparaître de la scène politique et de mettre ses énergies au service de la société. On s'est trouvés dans une situation où l'instrument qu'on utilisait pour exister collectivement, pour agir, y compris se défendre, a disparu.

**BRIAN** — Pour introduire la question du réseau, tu nous fais un récit de l'effondrement d'un parti politique. Le réseau, c'est la suite ?

**RAMDANE** — Pour moi, c'est le même combat qui se continue sous d'autres formes. Sur le plan personnel, je suis arrivé à l'idée qu'il n'y pas que dans les partis qu'on peut travailler à faire avancer la société. **La question qui se pose à nous maintenant, c'est comment construire, au-delà des partis, un réseau qui va réfléchir, qui va coordonner la réflexion et surmonter les sectarismes pour pouvoir confronter les points de vue et construire les analyses, proposer des solutions par rapport aux différentes questions qui se posent dans la société.**

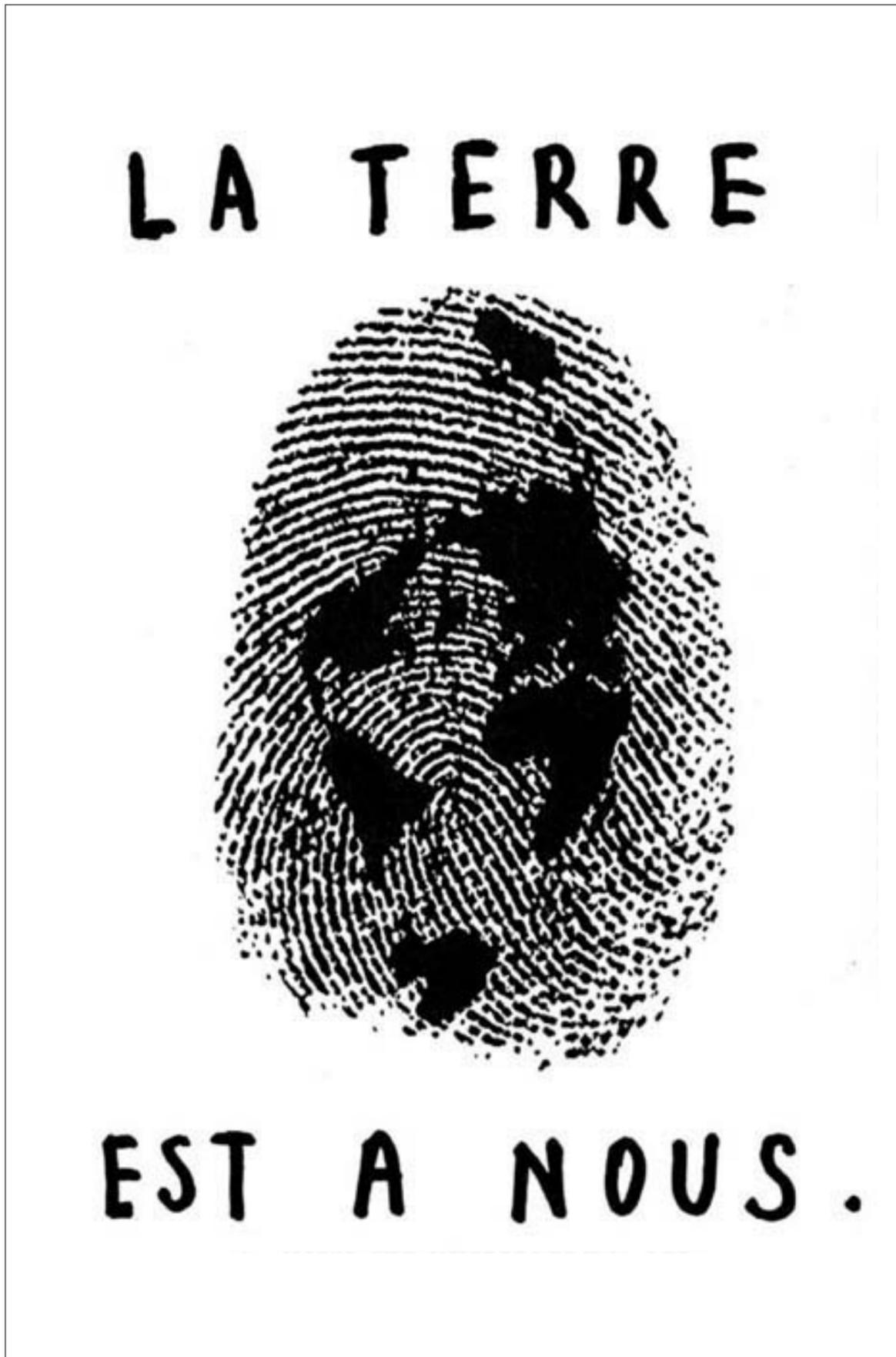
**IVANA** — Pour vous, en Algérie, la Yougoslavie a été un projet de société, "un paradis sur terre". Je suis un enfant de ce paradis. La Yougoslavie était une société où les gens avaient les appartements payés, l'électricité et l'eau aussi, un travail presque garanti, donc une possibilité d'émancipation assez large, mais sans un projet qui pouvait donner du sens à ce temps libre. Ce qui a échoué dans ce paradis Yougoslave, c'était à mon avis le manque de sens. Et le moment où on a vraiment compris que la politique locale est fondamentale, c'est quand on a compris qu'on avait une bonne vie, mais qu'elle était complètement étouffée par le modèle de jouissance capitaliste. Par exemple, ce dont rêvaient mes copines de lycée, c'était de devenir hôtesse de l'air ! Donc nous avons été atteints par l'éternelle question : comment se politiser tout en s'éloignant du vieux modèle du parti ? Et quand nous avons décidé de nous réunir dans l'association EIMigrative Art et de réfléchir pour savoir comment recréer une pensée en dehors du parti et en dehors de l'État, c'est au moment où la Yougoslavie a éclaté – le moment où nous avons compris, apolitiques que nous étions, que la politique commence à se jouer avec les armes, qu'elle peut devenir très concrète et pas du tout abstraite comme elle semblait. Le projet d'EIMigrative Art a été : la rencontre interdite entre les citoyens de l'ex-fédération. On a travaillé pendant six mois sur les réseaux, c'était un travail d'archives, de détectives : où sont partis les gens qui ont quitté la Yougoslavie ? Et il fallait aussi trouver ceux qui étaient en exil intérieur. Enfin, avec le débat qu'on a rouvert, on a recréé une pensée qui pouvait encore imaginer l'inimaginable. Pour nous, il fallait dire que le point noir de l'expérience de la Yougoslavie morte pouvait être le moment de la vie nouvelle, pas dans la même logique que la Yougoslavie de Tito, mais en considérant que c'était un pays de

politique d'émancipation – comme l'a bien remarqué notre ami Branimir Stojanovic –, internationaliste, fédéraliste, athée, républicain, ce qui représente quand même un moment rare dans l'histoire. On était très heureux quand on a vu qu'il y avait des amis slovènes, des amis croates dans le même sillage. **Mais le problème reste, jusqu'à aujourd'hui : comment lier horizontalement tous ces petits engagements ?** À un moment, on a compris que, à part le fait d'être contre Milosevic, il n'y avait rien d'autre qui nous unissait. C'est là qu'on comprend qu'il faut transcender cette figure, qu'il faut proposer une pensée visionnaire et pas uniquement apporter cette figure de dissidence qu'on a trouvée très réactive. C'est là qu'on comprend, pour se souvenir de Badiou une fois de plus, qu'il faut "repenser le politique".

*C'est parfois difficile à croire, mais la concentration, la visibilité du capitalisme mondial incite à des formes de résistance inédites, peut-être très puissantes.*

**RAMDANE** — C'est une question que nous vivons beaucoup en Algérie où les gens ont tendance à se définir contre quelque chose, plutôt que de se définir pour quelque chose. La solution est en partie dans ce que nous appelons donner un contenu au projet de la démocratie.

**BRIAN** — Comment faire des choses ensemble ? Les réseaux, c'est aussi une question sociologique. Un réseau est fait de personnes et de choses. La communication humaine passe par un travail sur les objets, par ce que nous produisons. C'est là où il y a un rapport à la forme artistique. Mais si on poursuit l'analyse, on trouve que chaque nœud dans le réseau doit pouvoir utiliser ce qui lui est transmis, chacun doit pouvoir transformer ce qui est donné par l'autre, ou le traduire en des termes qui sont utiles pour lui – c'est la valeur d'usage qui compte. Donc je pense que l'une



des manières de fonder un réseau qui peut acquérir assez de consistance et de fluidité pour influencer sur les grands rouages sociaux, c'est de se soucier de ce qu'on transmet, et de sa traductibilité, de sa transformabilité par les autres.

## S'APPROPRIER LES MÉDIAS ?

**NATHALIE** — On pourrait parler des programmes de Deep Dish Television, dont l'idée était de rassembler des gens autour d'une thématique, pour qu'ils prennent en charge leurs propres images. Par exemple, il y a eu un programme sur les conditions de travail dans des industries alimentaires en Californie et en Alaska, mais il y en a eu d'autres faits par des enfants, ou encore sur les modes de représentation du sida en temps de crise. Les bandes étaient remontées par le coordinateur et envoyées sur les chaînes d'accès public par satellite.

**BRIAN** — Ce genre d'action me semble exemplaire, parce que là, il y a une intervention de gens avec des capacités techniques très pointues, mais qui arrivent

à surmonter leur spécialisation, à faire quelque chose de réel avec leur technologie. Mais il faut expliquer un peu. Deep Dish TV, c'est un collectif indépendant, des gens qui agissent de façon autonome, qui ne dépendent pas du tout des publicitaires. Je crois qu'ils ont été importants dans l'histoire de *The Next 5 Minutes*, cette nébuleuse de militants qui travaillent à partir d'Amsterdam et qui ont constitué un réseau international assez important. C'est une structure très anarchique, mais il y a beaucoup d'échanges, beaucoup d'actions.

**NATHALIE** — Ce sont des militants qui pensent les médias de la même manière qu'ici on pense le graphisme. La première rencontre à Amsterdam était juste après la guerre du Golfe : les gens qui pensaient les médias ont quand même beaucoup souffert ! Sauf quelques-uns qui ont réussi à faire des contre-propositions de films – en Amérique, c'était encore Deep Dish TV qui a réussi à faire tous les programmes que la télévision dominante aurait dû faire sur l'histoire de l'engagement des États-Unis dans la région, la place du pétrole dans l'économie, la manière dont cette guerre a été vendue dans les médias. Certaines chaînes d'accès public ont repris les programmes en boucle, suivis d'un plateau en direct accessible par tous via le téléphone, avec une demi-heure de programme ou les gens posaient des questions, et comme ça 24h/24 pendant la guerre du Golfe, alors que quand tu zappais sur les

autres chaînes, tu avais les colonels qui t'expliquaient tout. Par ailleurs, il y avait aussi la Roumanie qui venait de traverser son Noël révolutionnaire ; à Amsterdam, Harun Faroki et Andrie Ujica qui présentaient *Vidéogrammes d'une révolution*; plus de 500 heures de bandes de la part de la télévision officielle, d'amateurs, de copains, etc., remontées pour en faire une bande à multiples points de vue. Ils ont montré comment la révolution a pu exister parce qu'elle était télévisée. C'était un outil d'analyse puissant. Il y avait donc ces deux forces majeures et puis tous les gens qui travaillaient de leur côté et qui essayaient de voir comment intervenir dans les médias. Tout le monde est sorti de cette conférence avec du baume au cœur, en se disant : "Je ne suis pas seul, les médias sont destabilisables, on va pouvoir travailler, et d'ailleurs on est en réseau."

## RÉSEAUX ALTERNATIFS

**BRIAN** — Car en effet, il y a un forum permanent de courrier électronique autour de ça, qui s'appelle nettime. Internet est devenu très important pour tous ces militants des médias, à cause des Zapatistes aussi, qui l'ont tellement bien utilisé. Et à la troisième rencontre à Amsterdam en 99, à laquelle Nathalie m'a invité pour parler de Ne Pas Plier, j'ai été étonné de voir non seulement des gens de la télévision alternative, mais aussi des associations comme McLibel, qui se confrontent directement au pouvoir des sociétés transnationales, ou Reclaim the Streets, qui a organisé une journée de protestation cet été dans les rues des centres financiers à travers le monde. C'est parfois difficile à croire, mais la concentration, la visibilité du capitalisme mondial incite à des formes de résistance inédites, peut-être très puissantes.

**GÉRARD** — Mais quelquefois, tous ces systèmes médiatiques différés, c'est une manière d'éviter la présence humaine. Et pour moi, **l'acte militant, c'est de venir sur le terrain de l'autre. Le réseau, c'est tellement technologique que ça nous pousse à travailler plutôt le comment que le pourquoi.** On voit bien combien la technologie-marchandise enlève même les corps que nous sommes, comment ça devient de plus en plus virtuel, on n'est même plus cathodiques, on est scotchés sur des choses où le corps est absent. Si on revient au pourquoi, on pourra peut-être virer le mot réseau, et dire comment se rassembler et pourquoi se rassembler. C'est peut-être pour sortir des solitudes, c'est peut-être parce que la vie c'est justement pas ces immenses réseaux médiatiques de la marchandise ; ces réseaux-là sont omniprésents, ils sont inflationnistes, ils effacent la mémoire, ils filtrent la réalité sociale. Ça veut dire qu'ils rendent des gens inconscients de leur propre réalité.

**NATHALIE** — **Si les médias nous manipulent aujourd'hui, ce n'est plus comme dans les années 40 ; aujourd'hui on est dans un mode de propagande diffuse, constante. Mais il y a des failles dans la communication.** Un exemple auquel j'ai participé : c'était lors de la nuit gay sur Canal + en 1995. Des gens ont réussi à permettre une diffusion de huit heures, en clair et en crypté, de programmes courts faits par des gays et des lesbiennes. Après, d'autres journaux, radios, télévisions se sont donnés la permission de représenter les gays autrement. Donc, les failles, c'est une des manières de travailler ; je crois qu'il ne faut pas oublier ce mode d'utilisation des médias dominants, parce que c'est quand même eux qui ont les plus grandes antennes. Puis il y a une autre forme qui m'intéresse, qui pense l'audience de manière radicalement différente. **Dans la plupart des pays développés, sauf en France, il y a une chaîne d'accès public, sans contrôle de contenu, où la responsabilité éditoriale est sur le réalisateur-producteur-auteur ; ça fait une énorme différence, parce que s'il y a quelqu'un qui fait quelque chose d'illégal, c'est lui qui est responsable, et pas toute l'antenne qui est fermée.** Actuellement il y a un groupe en France qui tente d'ouvrir ces canaux-là, une coordination des Médias libres, qui essaie d'aligner toutes les associations et les groupes qui ont à voir avec les médias, c'est-à-dire la presse, la radio, la télévision et le Web indépendants.



# NON aux essais nucléaires

Cette manifestation a été lancée par un graphiste japonais, Sato, le 8 août 1995 à Tokyo, en demandant aux membres de l'association artistique JAGDA de lui envoyer une image par fax. En 5 jours, 150 graphistes ont répondu. Ce nombre et ces images sont les signes de leur colère, pas seulement au nom d'Hiroshima et Nagasaki mais surtout en tant qu'êtres humains de cette planète, au moment où le président Jacques Chirac procédait aux derniers essais nucléaires à Mururoa. Ces fax, agrandis et entoilés en France, sont devenus des affiches, portées dans des manifestations par une centaine de militants de la paix rassemblés par le réseau Ne Pas Plier; chacun a parrainé l'image d'un militant japonais. Le bonheur d'une telle action, menée cette fois avec des moyens modestes, préfigure pour nous les usages alternatifs possibles de toutes ressources de communication, en vue d'une nouvelle solidarité internationale. "Si vous vous croyez trop petit pour changer les choses, essayez de dormir avec un moustique" disent les amis de Reclaim the Streets.

## PARTAGER LES QUESTIONS

**IVANA** — Dans notre travail, l'essentiel c'est justement de transcender la logique identitaire, la logique d'ethnie. Donc, quand tu parles d'une télévision spécifiquement pour les lesbiennes ou les homosexuels, les graphistes, les noirs ou les macrobioticiens, je trouve que c'est un des scénarios catastrophiques de ce monde, cette logique communautariste.

**NATHALIE** — Dans les mouvements dits identitaires – femmes, gays, lesbiennes, etc. – on fait la différence entre une identité qui se comprend comme essentialiste, immuable, naturelle, et une identité culturelle, construite, toujours changeante, mais qui se fige à un moment de l'action politique – parce que tu as besoin d'une image et d'une reconnaissance pour le moment politique.

*La question qui se pose, ce n'est pas de renier les identités, mais de faire en sorte que les multiples identités ne tuent pas l'identité globale qui nous unit.*

**RAMDANE** — Une question très importante, c'est la question de la culture démocratique. Dans une société, on peut être différents, il faut essayer de l'être, parce que c'est cette identité qui permet le mouvement. Mais en même temps, il ne faut pas oublier de penser à ceux qui sont différents de nous, et ça, c'est un autre niveau d'identité. **L'organisation du politique, c'est comment gérer la tension qui existe entre le particulier et le général.** C'est une tension qui existe tout le temps et dans différents domaines. Et ça, les êtres humains ont beaucoup de mal à l'assumer, surtout quand il y a des problèmes.

**GÉRARD** — Ce qui est important, c'est comment se réaliser dans cette vie. Et quand on a un peu conscience de la réalité du monde, on voit que les obstacles les plus importants sont du type oppression politique, économique, et qu'à ce niveau-là, il faut s'organiser. Pas selon les anciens modèles – tous pareils pour lutter contre l'autre qui est pareil – mais en mettant son intimité en tension avec un collectif dans lequel on retrouve ses idées politiques principales, en ayant le droit d'avoir cette différence culturelle, et ses expressions différentes. Poser ses demandes politiques et avoir les offres culturelles les plus multiples pour pouvoir les réaliser, être assez tolérant pour faire les expérimentations et choisir ensuite celle qui nous paraît la meilleure pour les passages à l'acte.

**IVANA** — Nous, on a beaucoup réfléchi sur ce que représente notre groupe. Et finalement, on a compris qu'il y a deux tentatives dans un mouvement politique, soit d'individualiser le collectif, soit de collectiviser l'individu. **Et on s'est dit, collectiviser un collectif, c'est peut-être ça notre démarche : associer des gens de différentes communautés.**

**RAMDANE** — Tout le monde le veut. Nous, on a essayé de faire ça, de fédérer tous les mouvements de solidarité avec l'Algérie ; et rapidement, on a rencontré des problèmes. On s'est demandé pourquoi ces obstacles, pourquoi ça ne marche pas ? Et on s'est rendu compte qu'en fait, dans tous les groupes, il y a des pouvoirs locaux. Et la fédération en elle-même est une menace pour les pouvoirs en place. Donc, les gens qui tirent confort des groupes locaux, vont tout faire pour empêcher ce rassemblement, cette communication globale.

**Il s'agit peut-être de poser le problème d'une autre façon : comment faire en sorte que les liens qui se construisent ne menacent pas les pouvoirs locaux mais soient un plus ?**

**BRIAN** — C'est une question qui surgit partout, dans un monde où tous les acteurs s'automotisent : individus libres, associations volontaires, gouvernements décentralisés, pays souverains, structures transnationales... Comment s'organiser sans soumission ni concurrence ? Quand on parle des réseaux, on revient toujours à cet enjeu fondamental : la création d'une culture démocratique.



## CRU Chemins de Randonnée Urbaine

Les Chemins de randonnée urbaine offrent le plaisir de parcourir la ville à plusieurs et de s'en faire un portrait subjectif. C'est une perception à la fois intime, locale et globale de la ville, qui invite à "mettre de l'histoire dans la géographie". Le choix du trajet implique la constitution d'une documentation, l'étude de cartes, un relevé des vocabulaires visuels de la ville. Des interventions orales (habitants, spécialistes, responsables locaux...) ou plastiques (collages d'affiches, élaboration de croquis dans la rue...) peuvent être insérées dans les parcours pour y distiller des questionnements, des préoccupations, tant d'ordre politique que poétique et artistique, dans le but de susciter des débats immédiats ou ultérieurs en interrogeant l'intimité, les pratiques de chacun et de tous. Nous avons déjà réalisé le CRU du chômage, le CRU des enfants, le CRU de la crue de 1910, le CRU du regard, le CRU des liens et re-CRU des sens.

C'est une question que nous vivons beaucoup en Algérie où les gens ont tendance à se définir contre quelque chose, plutôt que de se définir pour quelque chose. La solution est en partie dans ce que nous appelons **donner un contenu au projet de la démocratie.**

Chaque nœud dans le réseau doit pouvoir utiliser ce qui lui est transmis, chacun doit pouvoir **transformer ce qui est donné par l'autre**, ou le traduire en des termes qui sont utiles pour lui — **c'est la valeur d'usage qui compte.**



# NE PAS

L'INTERNATIONALE LA PLUS PRÈS DE CHEZ VOUS

# PLIER

**BONJOUR C'EST NOUS** — Fondée en 1991 “pour qu’aux signes de la misère ne puisse s’ajouter la misère des signes”, l’association Ne Pas Plier met en œuvre mots et images, paroles et pensées, pour agir sur des sujets d’urgence humaine. Elle se place sur le terrain de l’éducation et des luttes populaires et propose, sur un mode expérimental, des moyens politiques et esthétiques pour exprimer des détresses, des révoltes, et des propositions pour une meilleure société. Fondée sur l’énergie d’un désir, Ne Pas Plier voudrait rassembler tous ceux qui, pour exister, résistent aux discours dominants et puisent dans l’utopie un autre regard. Actuellement avec Jean Bayle *graphiste*, Philippe Bissières *graphiste*, Isabel de Bary *iconographe*, Gérald Goarnisson *responsable de régie OPHLM*, Brian Holmes *écrivain*, Bruno Lavaux *expert comptable*, Gérard Paris-Clavel *graphiste*, Gilles Paté *artiste plasticien*, et tous les amis et complices qui ont participé à Ne Pas Plier par l’exemple, la critique, l’encouragement, ou encore l’aide tout simplement pratique.

Ce JOURNAL est publié par l’association **NE PAS PLIER**, avec le soutien du Ministère de la jeunesse et des sports - direction de la jeunesse et de la vie associative, du Mois du graphisme d’Échirolles, et d’Arjo-Wiggins usines de Rives - Charavines pour le papier (Centaure 90 grammes). **NOUS REMERCIONS** tous les auteurs des paroles, ainsi que Isabelle Valade pour la retranscription, Isabelle Chêne et Frédérique Daubal pour la réalisation de la maquette. **PHOTOGRAPHIES ET DESSINS** : Noëlle Ciccodicola p.5, Isabel de Bary p.20, Philippe Guilvard p.9, Le Breton p.4, Gérard Paris-Clavel p.2.6.8.23, Marc Pataut p.10.12.21, Tessa Polak p.18, Tactikollectif p.15. **IMPRESSION** 4 M Impression. **COPYRIGHT** 1999 Ne pas plier. ISBN 2-910463-40-0, imprimé et broché en France. **ASSOCIATION NE PAS PLIER**, BP3, 94201 IVRY-SUR-SEINE CEDEX, FRANCE.